Ami du Clergé du 13 août 1931

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour une fête d'Apôtre. — L'apostolat catholique à travers les âges, 465.
Petits prônes. — XLI. *13e Dim. après la Pentecôte :* Les bienfaits divins, 467. — XLII. *14e Dimanche :* La Providence divine, 469.
Pour la fête de S. Fiacre, *Patron des jardiniers.* — Le fléau de la sécheresse, 470.
Aux Enfants de Marie. — LXIV. Voici votre Mère, 471.
La prédication des choses qui nous entourent. — 91. Les chasseurs, 473. — 92. Les oreilles, 474. — 93. Le chien, 475.
Entretiens sur la vie chrétienne. — CXXXVIII. Les exigences de la vie corporelle, 477.

POUR UNE FÊTE D'APOTRE

L'APOSTOLAT CATHOLIQUE A TRAVERS LES AGES

Mes frères,

Il se tient en ce moment, à Vincennes, une magnifique Exposition coloniale dont la principale attraction, — aucun de ceux qui l'ont visitée ne me démentira, — est sans contredit le « Pavillon des Missions. » A l'aide de quêtes faites, vous vous en souvenez, dans toutes les paroisses de France, hautement encouragées par le grand Pape missionnaire Pie XI, admirablement secondées par le Gouvernement français et en particulier par l'éminent Commissaire de l'Exposition, le grand colonial qu'est le maréchal Lyautey, les diverses sociétés de missionnaires français ont là, sous les yeux des visiteurs émerveillés et profondément émus et édifiés, exposé tout ce qu'ont fait et tout ce que continuent de faire les missionnaires pour la propagation de l'Evangile et du même coup pour l'extension de l'influence française dans le monde. En cette fête du grand apôtre que l'Eglise a donné comme Patron à cette paroisse, ce sera donc traiter un sujet d'actualité que de vous parler de l'apostolat catholique au cours des siècles. En m'entendant, vous constaterez, comme l'heureux visiteur de l'Exposition coloniale et du Pavillon des Missions, l'accomplissement dix-neuf fois séculaire et toujours actuel de la parole du Sauveur : « Allez, enseignez toutes les Nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. » (Math., XXVIII, 19).

I

A cette parole les Apôtres obéirent sans tarder. Tandis que S. Jacques le Mineur demeure à Jérusalem pour en être le premier évêque, que S. Jean veille sur la T. S. Vierge, ce précieux dépôt que Notre-Seigneur lui a confié avant de mourir, S. Pierre va établir son siège à Antioche, en attendant de le fixer définitivement à Rome et de faire de cette ville la capitale du monde chrétien. S. André va évangéliser la Scythie, sur les bords du Danube et de la Mer Noire, S. Jacques le Majeur l'Espagne, S. Thomas la partie du royaume des Parthes située entre le Tigre et l'Euphrate, S. Mathieu et S. Simon l'Afrique, S. Philippe la Phrygie, S. Jude la Mésopotamie. S. Barthélemy, lui, s'enfonce vers l'Orient et, après avoir évangélisé le sud de l'Arabie et les Indes, il remonte vers le nord et les régions de la mer Caspienne, où il endure le douloureux martyre que vous connaissez. Les autres Apôtres n'endurent pas une mort moins cruelle ; tous signèrent de leur sang l'Evangile qu'ils avaient prêché.

L'ordre d'évangéliser le monde ne s'adressait pas seulement à eux, mais à l'Eglise de tous les temps. Aussi voyons-nous celle-ci, à toutes les époques de son histoire, travailler de toutes ses forces à l'extension du règne de Jésus-Christ et à la conversion des infidèles. Les Apôtres, les premiers, ordonnent des prêtres et des évêques qu'ils envoient prêcher l'Evangile dans les régions où ils ne peuvent se rendre eux-mêmes. C'est ainsi que S. Denis fonde l'Eglise de Paris, S. Trophime celle d'Arles, S. Gatien celle de Tours, S. Saturnin celle de Toulouse, S. Martial celle de Limoges, S. Clément celle de Metz, S. Eucher celle de Trèves, S. Marc celle d'Alexandrie.

Pendant de longs siècles, les efforts de l'Eglise ont surtout l'Europe pour objet. Successivement elle envoie des missionnaires en Angleterre, en Germanie, en Pologne, en Russie et dans les pays scandinaves. Ces missionnaires étaient presque toujours des colonies de moines. Ils plantaient la croix au milieu des forêts sauvages où ils avaient pénétré, construisaient autour d'elle quelques huttes qui étaient le commencement d'un monastère. De là, ils rayonnaient dans les contrées voisines pour les défricher matériellement et moralement. Ces monastères devenaient autant de centres de civilisation. Aux Barbares qui ne vivaient que de chasse, de guerre et de pillage, ces saints missionnaires enseignaient à travailler la terre et à exercer les différents métiers en usage chez les peuples civilisés. En même temps, ils leur parlaient de Dieu, du ciel, de Jésus-Christ. Leurs prédications, appuyées par leur vie sainte, adoucissaient les mœurs sauvages et ces peuples, autrefois la terreur des pays qu'ils envahissaient, finissaient par brûler les idoles qu'ils avaient adorées et par adorer le vrai Dieu dans les temples que jadis ils pillaient et incendiaient.

Lorsque l'Europe fut devenue chrétienne, l'Eglise songea aux régions plus éloignées ; pour les évangéliser, le temps des moines étant passé, elle choisit des apôtres dans les grands Ordres religieux. Tandis que les disciples de S. François d'Assise évangélisent le Maroc et l'Afrique, que ceux de S. Dominique vont porter les lumières de la foi aux Indes et dans la lointaine Amérique que vient de découvrir Christophe Colomb, les disciples de S.

Ignace évangélisent les Iroquois du Canada, S. François-Xavier et ses compagnons s'en vont jusqu'en Extrême-Orient fonder de florissantes Eglises aux Indes, en Chine et jusqu'au Japon. Mais bientôt les religieux ne suffisent plus à la tâche. C'est alors que se fondent toutes ces sociétés de missionnaires que nous voyons à l'œuvre aujourd'hui, véritables écoles de héros où se forment les futurs missionnaires et les futurs martyrs comme à St-Cyr se forment les futurs officiers. Chacune a une portion du monde païen à défricher : les Pères du Sacré-Cœur évangélisent l'Amérique et l'Océanie, les Maristes le Japon, les Pères Blancs et les Pères du St-Esprit l'Afrique équatoriale, les Pères des Missions Etrangères de Paris la Corée, la Chine et une partie du Japon. Je ne cite que les sociétés de missionnaires françaises, mais toutes les nations catholiques ont les leurs, dont l'ensemble constitue la grande armée de l'apostolat, la grande armée des pionniers de l'Evangile et de la civilisation.

II

Qui dira l'héroïsme de tous ces vaillants missionnaires ? Il ne le cède en rien à celui des premiers apôtres envoyés par Jésus-Christ. Pour obéir au divin Maître et aller prêcher l'Evangile aux nations, ceux-ci durent laisser là leurs barques et leurs filets, quitter leur famille, leur pays et s'expatrier. Les missionnaires ont les mêmes sacrifices à faire. Eux aussi, il leur faut quitter des parents tendrement aimés, s'arracher à leur famille avec la quasi certitude de ne plus la revoir. Eux aussi, il leur faut quitter leur pays, leur patrie, pour s'en aller en des pays inconnus, parmi des populations toutes différentes de mœurs, de nourriture et de langage. Les Apôtres reçurent au jour de la Pentecôte le don des langues qui leur permettait d'entendre l'idiome des différents peuples qu'ils évangélisaient et de se faire comprendre d'eux ; rien de pareil pour le missionnaire : il lui faut avec beaucoup de peine apprendre la langue du pays où il est envoyé, langue qui la plupart du temps diffère totalement de sa langue maternelle.

Mais, du moins, sera-t-il bien accueilli des peuples qu'il va évangéliser et au profit desquels il s'impose de si durs sacrifices ? Oui, si la religion y est déjà en honneur et peut y être prêchée en toute liberté. Il en est ainsi un peu partout aujourd'hui, quoiqu'il ne se passe point d'année sans que le sang de quelque missionnaire ne soit répandu ici ou là. Mais il n'y a pas longtemps que les apôtres de l'Evangile jouissent de cette liberté et de cette sécurité toutes relatives. A la fin du siècle dernier, il fallait encore des précautions infinies pour pénétrer par exemple en Chine, au Japon ou en Corée. Il y a quelques années (1925), le Souverain Pontife plaçait sur les autels les premiers missionnaires qui pénétrèrent en ce dernier pays. Laissez-moi, à titre d'exemple, vous raconter leur mort héroïque ; leur histoire, d'ailleurs, est celle de la plupart des missionnaires catholiques.

La Corée, comme du reste tous les pays d'Extrême-Orient, était absolument fermée aux étrangers ; c'était la peine de mort pour quiconque enfreignait cette défense. Mais il n'y avait pas là de quoi arrêter des apôtres brûlants de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. En 1836, le P. Mauban, trompant la surveillance des autorités coréennes, réussissait à y débarquer. L'année suivante, le 18 décembre, à minuit, Mgr Imbert, accompagné d'un autre prêtre, y abordait à son tour, caché au fond d'une pauvre barque. Le 30 décembre suivant, revêtu du costume du pays, il entrait à Séoul, capitale de la Corée. Au bout d'un an, il avait converti trois mille Coréens qui, s'ajoutant aux six mille chrétiens que le pays comptait déjà, constituèrent une chrétienté importante.

Le démon voyait avec rage ces progrès de la vraie religion en ces pays où de temps immémorial il régnait en maître. Dans les premiers jours de 1839, une terrible persécution éclate tout à coup. Les néophytes sont arrêtés, jetés en prison, torturés et menacés de la mort s'ils ne livrent pas les missionnaires qui les ont évangélisés.

Ce qu'apprenant, l'évêque, Mgr Imbert, décide de se livrer lui-même pour sauver son peuple. Dans un billet en latin, il invite ses deux compagnons à en faire autant et le 21 septembre 1839, tous trois sont décapités avec 200 chrétiens.

Quelques années après, en 1845, un nouvel évêque et quelques prêtres débarquent à nouveau sur cette terre inhospitalière. Jusqu'en 1865, ils ont le bonheur de pouvoir l'évangéliser en paix et d'y opérer de nombreuses conversions. A cette époque, des vaisseaux russes ayant jeté l'ancre en face des côtes de Corée, une nouvelle persécution éclate aux cris de « Mort aux étrangers ! Mort aux chrétiens ! » Justement trois nouveaux missionnaires venaient d'arriver de France, dont un prêtre langrois, le P. Luc Huin, de Guyonvelle. Ils sont arrêtés, cruellement frappés à coups de rotin ; on leur laboure les chairs avec des pieux aiguisés, on leur scie les cuisses avec des cordes de crin et tout couverts de plaies on les jette dans les prisons coréennes infectées de vermine. Le jour même du Vendredi Saint, on coupait la tête à votre compatriote. Au moment de mourir, il écrivait à sa famille : « Il ne me coûte ni de mourir si jeune ni de mourir en ce lieu abject ; ce qui me coûte, c'est de mourir sans avoir rien fait pour sauver ces pauvres âmes. »

Ce courageux martyr se trompait. Il avait fait beaucoup pour sauver ces pauvres âmes, puisqu'il versait son sang et donnait sa vie pour elles. Le sang des martyrs est une semence de chrétiens, nous en avons une nouvelle preuve. La Corée est aujourd'hui une Eglise florissante, ayant à sa tête un évêque haut-marnais, Mgr Mutel, revenu en France il y a six ans pour assister à la béatification de ses courageux prédécesseurs et, à cette occasion, décoré de la Légion d'honneur par le Gouvernement français.

III

Voilà, m. f., comment aujourd'hui encore l'Eglise obéit à l'ordre de Notre-Seigneur : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du St-Esprit, » et comment ses missionnaires continuent près des païens idolâtres l'héroïque ministère commencé par les Apôtres.

Cet apostolat a encore bien lieu de s'exercer, car nombreuses sont encore, même après dix-neuf siècles d'apostolat, les régions ensevelies dans les ténèbres du paganisme ou dans celles, plus difficiles à dissiper peut-être, de l'hérésie et du schisme. Prions donc pour que Dieu suscite des missionnaires qui continuent la tâche de tous ces glorieux hérauts de l'Evangile. Prions, mais aussi contribuons avec eux au salut des infidèles, en donnant notre modeste offrande aux belles œuvres de la Propagation de la foi qui réclame à ses associés cinq centimes par semaine, et à celles de la Ste-Enfance qui ne demande que cinq centimes par mois. C'est bien peu, mais ces petits sous additionnés permettent aux missionnaires de vivre d'abord, de pourvoir aux frais bien réduits de leur entretien personnel et de l'entretien du culte dans leurs chrétientés. Ils leur permettent de bâtir des églises, si on peut donner ce nom aux pauvres abris où ils réunissent leurs chrétiens et célèbrent les saints offices. Ils leur permettent de construire des orphelinats pour y recueillir les pauvres enfants païens abandonnés de leurs parents, des écoles pour les instruire, des séminaires même pour y former un clergé indigène.

En fournissant ainsi aux missionnaires, aux catéchistes et aux religieuses qui les assistent, les revenus dont ils ont besoin, nous aurons part à leurs mérites et par conséquent aussi à leur récompense. Quelle ne sera pas notre surprise, au sortir de ce monde, quand nous verrons des âmes sans nombre venir au devant de nous et nous remercier de leur avoir procuré la grâce du salut : âmes de petits enfants régénérées par le baptême avant de mourir, âmes d'adultes arrachées au culte des idoles et gagnées à Jésus-Christ. Ménageons-nous cette heureuse surprise qui nous vaudra de partager un jour la gloire des Apôtres et le bonheur de notre illustre Patron. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

XLI

13e Dimanche après la Pentecôte

LES BIENFAITS DIVINS

Vous avez certainement déjà entendu conter la légende suivante : Un jour, au paradis, toutes les vertus avaient été conviées à une grande réception. Aucune ne manqua au rendez-vous, et l'on vit bien, à la joie qu'elles témoignèrent en se rencontrant, quels liens d'affection les unissaient l'une à l'autre. Toutefois on en remarqua deux qui se regardèrent avec étonnement : jamais en effet, dirent-elles, elles ne s'étaient trouvées ensemble auparavant. C'étaient la bienfaisance et la reconnaissance.

Ce récit nous montre d'une façon pittoresque, mais avec une certaine exagération, combien l'ingratitude est un vice fréquent parmi les hommes. Notre-Seigneur, plus que tout autre, devait en être la victime durant sa vie mortelle et l'Evangile d'aujourd'hui nous en rapporte un triste exemple. Pour ne pas imiter la coupable indifférence des neuf lépreux qui, une fois guéris, poursuivirent leur chemin sans se préoccuper de remercier leur bienfaiteur, arrêtons-nous à considérer ce que nous devons à Dieu, tant dans l'ordre *naturel* que dans l'ordre *surnaturel*.

I

La régularité avec laquelle nous parviennent les dons de la nature produit en nous une certaine accoutumance qui nous empêche d'y prêter une attention suffisante. Nous nous laissons captiver par les mille soucis de la vie quotidienne et nous ne songeons pas à la source d'où nous viennent tous ces biens dont nous jouissons. Leur possession nous semble si ordinaire, si normale !...

Et pourtant, ils sont la marque d'une singulière prédilection de Dieu à notre égard. Prenons par exemple le premier d'entre eux : l'existence ; avons-nous jamais pensé à la multitude infinie des hommes qui auraient pu être réellement et qui resteront éternellement dans le domaine des purs possibles ? Sans doute, des milliards ont déjà peuplé et peupleront encore la terre jusqu'à la fin du monde, mais leur nombre, en regard de la foule de ceux qui ne verront jamais le jour, est moins qu'un grain de sable en face de l'immense océan. En voulez-vous quelques preuves ?

Supposez un instant que la Terre soit mille fois plus étendue qu'elle ne l'est, ce qui n'a rien de contraire à la raison. Supposez aussi que toutes les planètes du système solaire soient pourvues des conditions favorables à la vie humaine et qu'en fait elles soient habitées comme la Terre. Etant donné que celle-ci est loin d'être la plus considérable d'entre elles, vous comprenez aisément que notre genre humain actuel serait bien peu de chose comparé à ce formidable ensemble. Mais ce n'est pas tout encore. Dans chacune des étoiles qui scintillent au firmament, représentez-vous par l'imagination autant de soleils autour desquels gravitent des planètes semblables à la nôtre ; ces planètes, peuplez-les d'hommes comme nous ; ces hommes, faites-les vivre des millions d'années en plus de celles qui s'écouleront depuis la création d'Adam jusqu'à la fin du monde. Nous aboutissons ainsi à des chiffres dont la seule pensée donne le vertige, et pourtant nous sommes loin d'avoir épuisé les possibilités de la puissance divine en cet ordre d'idées.

Vous comprenez maintenant comment, pour un homme qui existe, il en est une infinité qui resteront

dans le néant. D'où vient cette faveur pour le premier ? La tient-il de lui-même ? Non, m. f., car le néant, par lui-même, ne peut produire que le néant. C'est Dieu, et Dieu seul, qui l'a discerné parmi tant d'autres ; c'est Dieu qui a établi l'ordre des causes secondes, ou, en d'autres termes, dirigé les circonstances de manière à lui donner la vie à un moment déterminé. A combien peu de chose, souvent, ont tenu nos origines ! D'autres événements auraient pu se produire, changeant le cours de l'histoire ; d'autres races, d'autres peuples, d'autres familles auraient surgi. Moins que cela : une modification dans les alliances contractées par nos ascendants ou même un accident en apparence infime, et notre venue en ce monde en aurait été à jamais empêchée. C'est par pure bonté que Dieu nous a appelés à l'existence.

Ce bienfait a été suivi de bien d'autres. Non seulement nous sommes nés, mais nous vivons encore. Cette vie corporelle, que l'homme regarde comme un avantage si précieux et pour laquelle il sacrifie au besoin ses autres biens, nous continuons à en jouir. Combien, par contre, ont été moins favorisés que nous et sont morts prématurément !

La plupart d'entre nous ont une bonne santé et le libre usage de leurs facultés. Je ne veux pas faire de peine à ceux qui seraient affligés de quelque infirmité et je reconnais tout le prix de la souffrance chrétiennement supportée, mais n'est-il pas vrai qu'on regarde comme un bonheur la santé physique ? Voyez avec quelle ardeur les aveugles, les paralytiques, les lépreux imploraient de Notre-Seigneur leur guérison ! C'est qu'en eux parlait la voix de la nature qui aspire puissamment à l'intégrité dans laquelle elle avait été créée et que le péché lui a dérobée partiellement. Si jusqu'à présent nous avons ignoré la maladie et la souffrance, à qui le devons-nous ? Pouvons-nous sérieusement prétendre que nous y sommes pour quelque chose, quand nous constatons chaque jour l'impuissance des moyens humains en face du mal physique ? C'est encore un bienfait de Dieu.

Poursuivons notre enquête. Quand vient l'heure des repas, vous êtes contents de vous asseoir devant une table bien garnie. L'hiver, alors qu'une âpre bise souffle au dehors, vous vous groupez autour du foyer où flambe un feu clair, ou, si vous êtes obligés de sortir, vous vous enveloppez frileusement dans de chauds vêtements. A ce moment, vous ressentez une particulière impression de bien-être. Avez-vous alors une pensée de reconnaissance pour Celui dont vous tenez tout cela ? Qu'il lui eût été facile de vous réduire à la pauvreté par les intempéries, les maladies, les pertes matérielles, le chômage, les guerres, les révolutions ! Au cours des années 1914-1918, des milliers de familles ont dû fuir devant l'ennemi, des millions d'hommes combattre dans l'absence de tout confort. Aujourd'hui, des nations sont en proie à la famine ou subissent le joug d'un gouvernement oppresseur. Si dans notre France règnent une paix et une prospérité relatives, il faut savoir en remercier Dieu.

II

Jusqu'ici nous n'avons examiné que les bienfaits d'ordre naturel. Ils sont déjà considérables, mais ils ne représentent que la moindre partie des libéralités divines à notre endroit. Ils sont en effet essentiellement transitoires et ils ne conduisent qu'indirectement au bonheur du ciel ; parfois même ils peuvent constituer un obstacle par les pièges qu'ils recèlent. C'est pourquoi, si nous devons remercier Dieu de ce qu'il nous les donne, il ne faut point récriminer quand dans certains cas il nous les enlève ; car en cette circonstance il ne cherche que notre plus grand bien, il afflige le corps pour guérir l'âme.

Notre estime doit donc se porter principalement sur les biens surnaturels : pour être moins sensibles, ils sont d'un prix bien supérieur. Or reconnaissons qu'ici Dieu nous a littéralement comblés. Il nous a donné, pour faire notre salut, des facilités qui ont été refusées à l'immense majorité des hommes.

Tout d'abord, la racine de la vie surnaturelle est la foi, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu et de connaître le moyen de parvenir à l'éternité bienheureuse. Cette foi, vous l'avez tous, m. f., sans quoi vous ne seriez pas ici à m'écouter, mais l'ambiance chrétienne où vous vous trouvez vous laisse à peine soupçonner votre situation privilégiée : vous êtes nés de parents chrétiens ; vous avez été baptisés de bonne heure ; vous avez suivi dans votre enfance les leçons du catéchisme et vous continuez à vous instruire par la fidélité à écouter les prônes du dimanche et les bonnes lectures. Il y a là une part d'activité personnelle dont il est juste de vous rendre hommage. Mais réfléchissez un peu à ce que vous auriez été en d'autres temps et en d'autres circonstances.

Durant des milliers d'années, les ténèbres du paganisme et de l'idolâtrie ont régné sur la terre. Seuls le peuple juif et quelques âmes de bonne volonté connaissaient le vrai Dieu. Si vous étiez nés deux mille ans plus tôt, quelle aurait été votre attitude ? N'auriez-vous pas imité la plupart de vos contemporains ?

Actuellement, à côté de trois cent millions de catholiques, on compte plus d'un milliard d'infidèles, sans parler de centaines de millions d'hérétiques et schismatiques. A ces derniers la foi est possible, mais combien elle est difficile à ceux qui n'ont pas entendu la prédication évangélique ! Vous avez la prière de l'Eglise qui implore le ciel pour ses enfants, vous avez les sept sacrements et les sacramentaux qui sont comme autant de fontaines d'où jaillissent pour vous les eaux de la vie éternelle. Vous avez un sacerdoce éclairé et zélé, toute une armée de pasteurs qui poursuivent votre bien avec un dévouement inlassable. Or cela, on ne le rencontre pas en dehors du catholicisme. Chez les Protestants, il n'y a que le baptême, les péchés commis ensuite ne peuvent être lavés par le sacrement de Pénitence ; les Orthodoxes réduisent la

religion à un ritualisme dont ils ne comprennent pas le sens. A tous manquent ainsi de grands moyens de salut.

Puis, même parmi les catholiques, n'y en a-t-il pas qui ont déserté le chemin de l'église ou même perdu la foi ? N'y en a-t-il pas qui vivent dans l'état habituel du péché mortel ? N'y en a-t-il pas que la mort surprend sans qu'ils aient le temps de faire pénitence ? Ne les accusons pas, car peut-être ont-ils péché par faiblesse. Si nous nous étions trouvés à leur place, exposés aux mêmes dangers, nous serions probablement tombés aussi bas. Si nous sommes encore en grâce avec Dieu, il faut l'attribuer à son secours qui nous a préservés des occasions périlleuses, qui nous a fortifiés au moment de l'épreuve, qui nous a inspiré après nos chutes les sentiments d'un salutaire repentir.

Chaque instant qui passe nous donne en outre la possibilité d'acquérir de nouveaux mérites et d'embellir notre couronne future ; sans cesse notre bon ange veille sur nous et les Saints intercèdent pour nous. Dans la grande famille humaine, nous sommes pour ainsi dire les enfants gâtés du bon Dieu, nous sommes la portion choisie de son peuple, celle qui lui est chère comme la prunelle de son œil.

* *

S. Paul, parlant de Dieu aux Athéniens, leur disait : « En lui nous avons la vie, le mouvement et l'existence. » (Act., XVII, 28). Dans un sens analogue, nous pourrions dire : « Par la bonté divine, nous avons tout ce dont nous jouissons. » Mais de même que pour les Athéniens Dieu était un inconnu, de même la plupart ne songent pas à leur dette de reconnaissance. La conduite des neuf lépreux ingrats nous choque ; c'est là pourtant le défaut dans lequel nous tombons par notre indifférence. Prenons l'habitude d'être plus attentifs aux bienfaits divins ; les remerciements s'échapperont alors comme tout naturellement de nos lèvres et nous réjouirons le Cœur de Jésus. Ainsi soit-il.

XLII

14e Dimanche après la Pentecôte

LA PROVIDENCE DIVINE

Gardons-nous d'interpréter les paroles que nous venons d'entendre dans le sens de je ne sais quel fatalisme qui nous dispenserait de tout effort. Pour les comprendre convenablement, il ne faut pas les considérer isolément, mais les rapprocher des autres enseignements de Jésus. Essayons donc, à ce propos, de nous former une idée précise de la mesure dans laquelle nous pouvons compter sur la Providence divine dans nos besoins matériels.

I

Tout d'abord, Notre-Seigneur veut que nous attendions de Dieu ce qui nous est nécessaire : dans la belle prière du *Pater* il nous enseigne à demander au Père céleste notre pain quotidien. L'Evangile de ce jour nous le montre au surplus attentif à pourvoir à tout ce qui nous est nécessaire, car s'il nourrit et habille des animaux et des végétaux, il doit le faire à plus forte raison pour nous qui sommes non seulement des êtres raisonnables, mais ses enfants : le texte dit en effet : « *Pater vester* », pour accroître notre confiance.

Cependant, prenons-y garde : Dieu assiste chaque être selon que l'exige sa nature. Le lis des champs ne peut se mouvoir, il doit donc trouver son vêtement sur place. L'oiseau, lui, peut voler, aussi n'aura-t-il de nourriture qu'à condition de la chercher. Pour l'homme, doué de multiples facultés, il ne saurait y avoir d'autre moyen d'acquérir sa subsistance que dans leur jeu combiné. Elles sont faites pour l'action ; elles s'émoussent dans l'inertie. Dieu, qui les a créées, veut qu'elles s'exercent ; or il n'y a pas de stimulant plus puissant pour elles que la nécessité de pourvoir à l'entretien matériel.

De là découle la loi du travail sous toutes les formes, manuel ou intellectuel. Dieu lui-même, d'ailleurs, nous y invite formellement. Au Paradis terrestre, il l'avait prescrit à l'homme ; son Fils, venant en ce monde, jugea comme la condition la plus digne de lui celle d'un humble artisan ; S. Paul nous apprend qu'il travaillait pour vivre et ajoutait : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, il n'est pas digne de manger. » (II Thess., III, 10). Tout le genre humain ayant été condamné au travail, ce n'est pas de cette sentence que Notre-Seigneur est venu nous délivrer, mais de celle qui nous plongeait dans une mort éternelle.

Lors donc que nous l'entendons nous exhorter à la confiance, il faut toujours tenir compte de la nécessité où nous sommes de travailler. Une sage économie n'est pas non plus interdite. Ce contre quoi le Sauveur nous met en garde, c'est le souci exagéré qui trouble et tourmente. Quand nous aurons, de notre côté, fait de notre mieux, comptons sur la Providence divine qui bénira nos efforts. C'est pourquoi restons en paix, et ne sacrifions pas, pour des intérêts purement temporels, le soin que nous devons prendre de notre âme.

Remarquons aussi que le soin paternel promis par Dieu ne regarde que le nécessaire, et non le superflu. Il entretient la vie, non le luxe. Dans une grande famine dont Dieu affligea les Israélites sous le règne de l'impie Achab, Elie reçut l'ordre d'aller chez une pauvre veuve à Sarephta afin qu'il en reçût sa nourriture, et il n'y trouva que du pain, de l'eau et de l'huile. En une autre circonstance, un ange fut envoyé à ce même prophète pour lui porter un pain et un vase d'eau. C'est que Dieu veut bien entretenir notre corps qui est son ouvrage, en lui accordant ce qui lui suffit, mais il ne veut pas satisfaire l'avidité de nos convoitises, résultat du péché. « Autrement, dit S. Augustin, au lieu de nous rendre sobres et pieux, il nous rendrait avares et délicats. » La règle qu'il veut nous voir suivre, c'est celle qu'il nous a transmise par la plume de S. Paul : « Contentons-nous de la nourriture et du vêtement. » (I Tim., VI, 8).

II

Ensuite, à qui Dieu promet-il cette subsistance nécessaire? Est-ce à tout le monde indifféremment? Non. Dans le *Pater*, il ne nous permet de demander du pain qu'après avoir demandé son règne et la sanctification de son nom, pour vérifier cette parole : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu. » Ainsi la vérité de cette promesse ne regarde que ses fidèles. Ce n'est pas qu'il refuse généralement aux pécheurs les biens temporels, lui qui fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais ; toutefois, quoiqu'il donne beaucoup à ses ennemis, il ne s'engage qu'envers ses serviteurs.

Mais je vais plus loin, et c'est là ce qu'il y a de plus important : l'intention de notre Sauveur n'est pas de donner même aux fidèles une certitude infaillible de ne jamais souffrir aucune indigence. Durant cette famine dont je vous ai déjà parlé, nous ne lisons pas que les justes ne souffrirent point. Nous avons vu Elie réduit à demander un morceau de pain. S. Paul, racontant aux Corinthiens ses incroyables travaux, leur dit qu'il a souffert la faim et la soif et le froid et la nudité. Par conséquent il est clair que Dieu ne promet pas à ses serviteurs de les mettre à l'abri de la nécessité, comme ces exemples nous le montrent ; il veut au contraire leur apprendre à mépriser tous les biens terrestres, même ceux que le monde estime les plus nécessaires, comme la santé et la vie, et il ne les garantit pas plus de la mort par la faim que des autres genres de mort.

— Mais alors, direz-vous, pourquoi donc leur a-t-il promis qu'en cherchant son royaume, toutes les autres choses leur seront données ? Ses paroles et ses promesses sont-elles incertaines ? — Non, mais sachons comprendre l'Evangile. Comme il y a dans l'homme deux sortes de biens : le bien de l'âme et celui du corps, ainsi il y a deux genres de promesses : les unes essentielles et fondamentales, qui regardent le bien de l'âme, les autres accessoires, qui regardent le bien du corps. « Si vous faites le bien, vous aurez la vie éternelle, » c'est la promesse fondamentale, qui regarde le bien de l'âme essentiel à l'homme. « Si vous cherchez le règne de Dieu, tout le reste vous sera donné, » c'est la promesse accessoire, qui regarde le bien du corps. Les premières s'accomplissent pour elles-mêmes et l'exécution ne manque jamais, mais le corps n'ayant été formé que pour l'âme, n'est-il pas évident que les promesses qui lui sont faites ne s'accomplissent que si l'âme en retire du profit ?

Ainsi notre Père céleste voyant ce qui est utile au salut de l'âme, il est de sa bonté paternelle de nous donner ou de nous ôter les biens temporels par rapport à cette fin principale, de même qu'un sage médecin tantôt donne tantôt refuse la nourriture à son malade selon que la santé le demande. Si nous saisissions bien cette vérité, que nos esprits seraient en repos, et comme nous aurions peu d'inquiétude pour ce qui nous semble le plus nécessaire!

C'est cette inquiétude, au reste, que Jésus nous interdit. Il ne dit pas : « Ne travaillez pas, n'amassez pas, » mais : « Ne soyez pas esclaves de l'argent... ne soyez pas inquiets. » Ce dernier mot revient jusqu'à trois fois, comme un refrain, dans le texte qui nous occupe. Vous en saisissez nettement la nuance.

* *

Peut-on se flatter que ce précepte est suivi à la lettre par les chrétiens ? Dans les conversations, de quoi est-il question le plus souvent, sinon de soucis matériels ? Que cherche-t-on le plus à éviter, sinon les pertes d'argent ? Et quand on les a subies, quels visages consternés ! Au lieu de mettre l'âme au premier plan des préoccupations, on la néglige ; on abandonne ainsi Dieu, dont le joug est suave, pour Mammon, le maître impérieux qui impose un dur esclavage. Apprenez, m. f., à tenir compte davantage de ce que la raison, non moins que la voix de Dieu, nous impose. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. FIACRE
patron des jardiniers
(30 août)

LE FLÉAU DE LA SÉCHERESSE

Chers jardiniers,

Tout ce qui touche vos familles, vos santés, vos travaux m'intéresse, me réjouit ou m'attriste avec vous. Mes sympathies et mes prières vous sont acquises dans l'épreuve, et ma joie bien cordiale se mêle à la vôtre dans vos jours heureux.

Dès lors, vous trouverez naturel que je vous dise un mot de la sécheresse désolante dont nous souffrons, et dont vous souffrez plus que tout le monde, comme d'un vrai fléau.

I

La pluie est justement signalée, dans les Saintes Ecritures, comme un des dons les plus précieux que Dieu tienne en réserve dans ses trésors : — « La pluie descend du ciel, dit le prophète, elle pénètre la terre, elle la fertilise ; elle donne le grain à celui qui sème, et le pain à celui qui travaille. » — Ailleurs, dans le contrat de l'alliance de Dieu avec son peuple, la pluie figure au premier rang des promesses et des menaces, écoutez bien :

« Je suis le Seigneur, votre Dieu, dit le Très-Haut ; si vous marchez selon mes préceptes, si vous respectez et pratiquez fidèlement mon Décalogue, je vous donnerai des pluies appropriées à chaque saison ; la terre poussera ses germes et les arbres seront chargés de fruits ; la moisson ne sera pas battue que déjà la vendange vous réclamera, et la vendange ne sera pas finie qu'il faudra s'occuper des semailles... — Au contraire, si vous dédaignez mes préceptes, si vous les foulez aux pieds, je vous visiterai par une sécheresse extrême : le ciel sera de feu sur vos têtes, et la terre sera d'airain sous vos pieds ; vos travaux seront en

partie stérilisés, et vos pâturages desséchés. » (Lévit., XXVI).

Est-ce que la sécheresse qui sévit sans pitié depuis bientôt trois mois, m. f., n'est pas arrivée à cet état de fléau ? Si, par un arrosage perpétuel, — sorte de travaux forcés ! — vous ne luttiez chaque jour contre les rayons du soleil et contre le feu de la terre surchauffée, vos jardins épuisés, desséchés, ne vous donneraient aucune récolte. Vous êtes condamnés à faire vous-mêmes, à force de labeur et de fatigues, ce que les nuées sans eau refusent de faire pour vous. Et ainsi, vous vous trouvez réduits à négliger, faute de temps, des travaux plus intéressants et plus lucratifs. Donc, cette sécheresse est une calamité.

II

Se trouverait-il parmi vous quelqu'un pour dire qu'elle n'a rien de commun avec Dieu, qu'elle est un effet de causes aveugles ou capricieuses, qu'elle est une fantaisie de la nature ou un résultat nécessaire des combinaisons atmosphériques ? — Nous lui demanderions de quel droit il déchire la solennelle profession de foi qui fut celle de son père et de sa mère, qui fut celle des apôtres et de tous les saints : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, je crois en Jésus-Christ qui est né, qui a souffert, qui est mort pour le salut des hommes. » Nous lui demanderions de quel droit il arrache des mains du Dieu vivant, éternel, la verge de la vengeance et le sceptre de l'amour ; de quel droit il conteste à sa Providence le pouvoir d'user de l'un et de l'autre selon les jugements de sa justice et de son infinie sagesse... Non, non, il n'est pas permis à l'homme de ramener la puissance infinie de Dieu aux dimensions étroites de notre impuissance désolée.

Mais n'insistons pas, nous avons la certitude, m. f., que vous ne serez jamais de ceux qui regimbent sous l'aiguillon de la justice divine et qui, pour se venger de Dieu lui-même, se répandent en imprécations, en blasphèmes, en malédictions contre le ciel. Vous n'aurez pas de peine, au contraire, à reconnaître que si, à l'heure actuelle, il y a rigueur et châtiment infligés par Dieu à la terre et à ceux qui l'habitent, nous les avons mérités.

Comment, en effet, observons-nous la loi de Dieu, obligatoire pour tous ? Comment respectons-nous cette loi sainte selon laquelle Dieu mesure ses faveurs ou ses châtiments : loi de la prière quotidienne, loi de la sanctification du dimanche, loi de la fréquentation des sacrements, loi de l'éducation chrétienne des enfants, loi de l'amour du prochain, du pardon des injures, loi de l'abstinence du vendredi, loi de la sainteté du mariage et des mœurs pures ? En quelle estime tenons-nous cette loi de Dieu ? Or ne pas l'observer, c'est outrager Dieu, notre souverain Maître, le Maître de tout bien, c'est provoquer sa colère, comme ferait celui de vos enfants qui, entraîné par de mauvaises compagnies, se rirait de vos ordres et de vos défenses...

Et si ce fils affecte, pendant des années, d'ignorer son père, de ne le rencontrer que pour le mépriser, l'insulter, quels seront, dites-moi, les sentiments de ce père pour un tel fils ? Soyez juges ! Et vous reconnaîtrez sans peine que Dieu est bien lent à châtier ceux qui le servent si mal, bien patient encore et bien condescendant à leur endroit.

Donc, m. f., si nous souffrons, nous l'avons mérité. Dieu, avouons-le, n'est ni aimé, ni servi par un grand nombre comme il doit l'être. Et voilà pourquoi la prospérité des jardins et des campagnes est tant éprouvée par la sécheresse.

Revenons au Seigneur par la pénitence et par la fidélité à ses préceptes, et il reviendra lui-même à nous avec des saisons propices. Il fera briller son soleil et tomber, de son ciel, les rosées fécondes qui ramèneront la prospérité dans les familles et la joie dans les cœurs. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXIV

VOICI VOTRE MÈRE

Enfants de Marie, je voudrais vous montrer aujourd'hui combien vous êtes heureuses d'avoir une si bonne Mère, de faire partie de sa Congrégation, vous dire combien Marie vous aime.

Marie vous aime ! Est-ce bien sûr ? Vous, séparées d'elle par plus de dix-huit siècles, vous qui ne l'avez jamais connue, vous, faibles créatures ignorées sur la terre, est-il donc vrai qu'il y a au ciel quelqu'un qui pense à vous, qui s'intéresse à vous, qui vous aime ? Et, s'il en est ainsi, qu'avez-vous donc qui puisse attirer les regards de la Sainte Vierge, émouvoir son cœur et vous l'attacher ? Oh ! qui que vous soyez, petites aux yeux du monde, ou coupables aux yeux de Dieu, il est trois titres qui vous rendent incomparablement chères au cœur de Marie : vous êtes *chrétiennes*, vous êtes *jeunes*, vous êtes *congréganistes*. C'est plus qu'il n'en faut.

I

Vous êtes chrétiennes, c'est-à-dire, selon l'étymologie même de ce mot, vous êtes comme d'autres Jésus-Christ. Or Marie a tant aimé Jésus : comment n'aimerait-elle tout ce qui porte sa ressemblance ?

Un prêtre qui nous a livré ses pieuses réflexions (souvent profondes et toujours charmantes) sur les dernières années de la Sainte Vierge, nous représente Marie sortant de sa maison, appuyée sur le bras de Marie-Madeleine ou de Salomé. Mais voici venir à sa rencontre une chrétienne qui tient par la main son jeune enfant. Elle s'arrête, elle se penche à l'oreille du petit baptisé, elle lui dit à voix basse : « Vois-tu la mère du Seigneur Jésus ? Regarde-la bien, mon fils ! » L'enfant ouvre ses yeux tout grands, puis soudain il se détache de sa mère, il court à Marie pour la voir de plus près. Marie

s'arrête, elle fait ce que faisait Jésus quand il rencontrait des enfants, elle caresse ce petit, elle le touche au front, elle le bénit, elle l'embrasse. Quel souvenir cette vue a réveillé dans son cœur ! C'est ainsi qu'était Jésus à cet âge ! Ainsi il lui tendait les bras, ainsi il cherchait ses mains et ses lèvres ! Ce petit est pour Marie un autre Jésus. Il porte Jésus avec lui, comme un bouton porte et promet une rose. Marie croit entendre Jésus lui redire comme au Calvaire : « Femme, voici votre fils, il est de notre famille, il a reçu de notre sang avec l'eau du baptême. Il est de ceux que je vous ai confiés. Elevez-le comme vous m'avez élevé, apprenez-lui à servir mon Père en esprit et en vérité. »

Ce n'est là qu'une légende, mais que cette légende exprime bien l'amour de Marie pour vous ! Du reste, comment la Sainte Vierge, ne formant qu'un cœur avec Jésus, pourrait-elle ne pas vous aimer, vous que Jésus a aimées si tendrement ? Elle sait bien, la divine Mère, pour qui Jésus pleurait dans sa crèche, pour qui il supportait les amertumes de l'exil, de la fuite en Egypte, l'obscurité et les sueurs de l'atelier de Nazareth, les travaux des années de la vie publique, les abaissements de l'Eucharistie ; elle sait pour qui il a versé tout son sang sur le Calvaire. Elle sait que c'est pour vos âmes, que pour elle son Fils n'a reculé devant aucune humiliation ni aucune douleur. Sachant cela, et voyant ainsi en vous la conquête de son Fils, le prix de ses larmes et de son sang, Marie ne peut s'empêcher d'être émue. « Ce que mon Fils, se dit-elle, ce que mon Fils qui était Dieu a payé si cher, est donc bien précieux ! Ce qu'il a tant aimé est donc bien aimable ! Ces âmes pour lesquelles il a tant souffert, pour qui il est mort, méritent donc bien que je m'intéresse à elles, que moi aussi je les aime, que je les protège, que je les aide à arriver au ciel. »

II

Une autre raison qui la détermine à vous aimer particulièrement, c'est votre jeunesse. Une mère aime ses enfants, quel que soit leur âge ; toujours ils sont l'objet de ses pensées, de ses sollicitudes et de ses soins. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle a pour eux une affection plus sensible, plus tendre, plus démonstrative quand ils sont encore jeunes. Vis-à-vis des enfants, qui sont les benjamins de la famille chrétienne, Marie n'agit pas autrement. Ah ! sans doute, elle aime tous les baptisés quels qu'ils soient, d'un amour ardent et dévoué au delà de tout ce qu'on peut imaginer, mais elle a des tendresses spéciales pour les jeunes. Les raisons de cette préférence, vous les devinez.

Comme le fruit est dans la fleur, l'espoir de la société et de la religion réside dans les enfants : ils sont l'avenir en préparation. De plus, l'enfance est l'âge décisif. Tel on aura été dans la jeunesse, tel on sera plus tard. « La voie que le jeune homme aura prise, il la suivra jusque dans la vieillesse, si Dieu lui fait la grâce d'y parvenir. » (Prov., XXII, 6). C'est le St-Esprit qui prononce cet oracle. C'est un motif pour la Sainte Vierge de s'attacher à vous, de vous prévenir de grâces de choix, et de faire de vous l'objet privilégié de ses attentions maternelles.

Que de dangers menacent les enfants et les jeunes gens ! — Je ne parle que des dangers spirituels. — Le démon les guette, il cherche à prendre la première place dans leur cœur d'où il s'efforce de chasser le St-Esprit. Il sait que votre vie appartiendra à celui à qui vous en aurez consacré les prémices. Aussi travaille-t-il, et avec une ardeur incroyable, à développer les mauvaises inclinations — triste fruit du péché originel — qui demeurent en l'âme même après la purification du baptême. Il n'a point de repos qu'il n'en ait souillé la première innocence, trop heureux s'il pouvait enraciner profondément en vos âmes le germe de mauvaises et honteuses habitudes.

En face de tant de périls, la bonté de Marie s'émeut, son cœur se serre et son dévouement ne connaît point de bornes. Une mère peut-elle être insensible quand son enfant est en danger ? Ne remue-t-elle pas ciel et terre, ne se prodigue-t-elle pas, ne se multiplie-t-elle pas, ne donnerait-elle pas, s'il le fallait, sa vie pour sauver celle de son enfant ? Telle est, et avec plus de force encore, l'affection maternelle de la T. S. Vierge pour vous. Votre âme est l'image de son Dieu : elle ne désire rien tant que de la garder pure de toute souillure. Votre âme est la conquête de son Fils : elle n'a rien tant à cœur que de la lui conserver. Votre âme est son enfant : elle n'ambitionne rien tant que de la voir vertueuse.

III

Mais la principale raison qui attire sur vous les prédilections de la Sainte Vierge, c'est votre titre de congréganistes. Vous rappelez-vous en effet les promesses que vous avez faites au jour de votre admission solennelle ? A partir de ce jour, à votre nom vous avez été fières d'ajouter celui d'Enfant de Marie ; vous avez revêtu les livrées de votre auguste reine : la médaille, le ruban bleu ; vous vous réunissez tous les mois pour entendre parler d'elle et la prier ; vous suivez sa bannière en procession ; vous avez à l'église le doux et honorable rôle de chanter ses louanges ; dans la paroisse enfin vous faites revivre aux yeux de tous ses vertus et ses exemples.

Croyez-vous qu'elle soit insensible à toutes ces marques de votre piété filiale ? Non, non. « Voilà, dit-elle aux anges, les enfants que Dieu m'a donnés et qu'il a mis sous ma conduite ; elles se font un honneur d'être à moi et de m'imiter en tout. Je veux aussi, de mon côté, me faire gloire d'être leur mère et de leur donner en toutes circonstances les preuves les plus fortes et les plus tendres de mon amour maternel. Oui, ce sont là mes enfants et je serai leur mère. Si elles me sont fidèles, j'éloignerai d'elles les occasions du mal et les mauvaises compagnies. J'amortirai dans leur cœur le feu des passions. Je les protégerai contre les assauts du démon et je les ferai triompher de toutes ses tentations.

Je leur inspirerai l'horreur du péché et l'amour de la vertu. Je bénirai toutes leurs entreprises et je les ferai prospérer. Je les assisterai pendant leur vie et je serai près d'elles à leur dernière heure pour les soutenir dans la lutte suprême, leur fermer les yeux et les introduire au ciel. »

Voilà, mes enfants, ce que la Sainte Vierge veut être pour vous : la plus tendre, la plus dévouée des mères. C'est assez vous dire ce que vous devez être pour elles : les enfants les plus aimantes, les plus dociles, les plus fidèles, de vraies enfants de Marie.

* *

Le premier historien des merveilles de Lourdes, Henri Lasserre, raconte que dans une des apparitions, Bernadette était accompagnée de deux vertueuses personnes du pays, dont l'une n'était point mariée et avait nom Antoinette Peyret. A un moment, elle dit à Mlle Peyret : « La Dame vous regarde maintenant. » Or c'était une congréganiste, une enfant de Marie, sur qui se fixaient ainsi les regards de la Vision.

Mes enfants, approchez-vous avec joie de cet autel, venez vous enrôler au service de la Sainte Vierge : du haut du ciel cette bonne Mère vous regarde avec amour, vous êtes et vous serez toujours ses enfants de prédilection.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

91

Les chasseurs

Les prédicateurs de ce soir vous sont bien connus. Vous les voyez passer en automne, guêtres aux jambes, gibecière au côté, fusil à l'épaule. Vous devinez qu'il s'agit des chasseurs. Ils ne songent guère à faire des sermons. Ils s'en font plutôt faire par leurs curés quand ils chassent le dimanche pendant la messe. Et cependant sans même y penser ils ne prêchent pas trop mal.

I. — La chasse aux ames

« *Quand vous nous voyez, nous devons vous faire songer à la grande chasse organisée par le démon et dans laquelle vous êtes tous le gibier poursuivi.* »

Cette chasse, le démon l'a commencée au paradis terrestre, où il sut prendre Eve dans ses lacets et par Eve Adam. Cette chasse, il la continue avec habileté, avec rage, et la poursuivra jusqu'à la fin du monde.

Il mène toutes les chasses, chasse au miroir, à la glu, au lacet, au collet, chasse à courre, à l'affût, à l'appeau, au pipeau. Il est quelquefois bredouille ; mais hélas ! souvent il revient de sa chasse avec sa gibecière pleine et quelquefois avec des pièces rares, recherchées : des âmes d'élite qu'il a tuées.

Il chasse au *miroir* en faisant briller aux yeux du corps ou dans l'imagination l'or, l'argent, les bijoux, les toilettes à la mode, les places, les honneurs, les distinctions; combien de pauvres alouettes s'en vont tête baissée vers ces miroirs et y laissent la vie de leur âme !

Il chasse aussi à la *glu* en faisant par de gracieux visages naître dans les cœurs des affections qui collent. Il pousse aux rapprochements, aux caresses, aux embrassements, qui achèvent d'empêtrer les pauvres petits oiseaux du bon Dieu.

Ailleurs il tend des *lacets* où il met des amorces, des appâts de toutes sortes, afin qu'il y en ait pour tous les goûts. Appâts du diable, les sourires, les regards fascinants, les bras, les épaules et les jambes nus, les amusements dangereux, les bals, les cinémas, les avantages matériels, les places, les filles corrompues et scandaleuses : tout lui est bon, pourvu qu'on morde à l'hameçon et qu'on se laisse prendre.

Avec le *fusil* il tue de loin. Ce sont de vraies balles ou boulets lancés depuis la capitale ou les chefs-lieux, ces millions de journaux, de brochures, d'imprimés qui font au loin et au large des blessures mortelles au pauvre gibier humain.

Le démon a aussi ses *chiens* de chasse, ses rabatteurs, c'est-à-dire ses suppôts, qui, parmi les hommes, l'aident à perdre les âmes en semant le scandale de l'impiété, de la discorde ou de l'immoralité.

Combien le démon a déjà abattu de gibier dans cette chasse ! N'avons-nous pas été déjà pris nous-mêmes ? N'y en a-t-il pas plusieurs qui, présents par leur corps dans cette église, sont par leur âme dans la gibecière de Satan qui les emporte chez lui, c'est-à-dire en enfer ? Souvent ce sont les chasseurs eux-mêmes. Oh ! plaignons-les et aidons-les à se déprendre en réveillant leur foi et en les amenant au repentir.

II. — La mort

« *O homme, il y a un autre chasseur qui a ses cartouches toutes prêtes à votre intention. Il s'en servira quand viendra le moment fixé par Dieu. Ce chasseur, c'est la mort. Pauvre gibier humain, tenez-vous prêt !* »

Tous les hommes sont le gibier à la chasse duquel est occupée la mort. Ils sont parqués dans son domaine d'où ils ne peuvent s'échapper et ils sont continuellement à la portée de ses coups. Elle frappe à gauche, à droite, devant nous, derrière nous ; bientôt ce sera notre tour.

Quand sera-ce ? Nous ne pouvons le deviner. Ce sera quand il plaira à Dieu.

Et après, que deviendrons-nous ? Parmi les hommes, il y a du gibier de paradis et du gibier d'enfer. Celui-ci est déjà pourriture au moment où il est frappé et il commence aussitôt à être rongé par le ver qui ne meurt pas : *Ubi vermis eorum non moritur* (Marc, IX, 43). Le gibier de paradis, au contraire, est absorbé par le Christ qui se l'incorpore et en fait son membre vivant avec lui de la vie éternelle.

Quel gibier sommes-nous ? d'enfer ou de para-

dis ? Si le chasseur tirait maintenant, que deviendrions-nous ?

III. — Les scandaleux

« *Chrétiens, il y a au milieu de vous des chasseurs et des chasseresses qui tuent non pas les lièvres et les oiseaux, mais les âmes. Craignez-les et surtout ne les imitez pas.* »

Il y a de temps en temps parmi les hommes des assassins des corps ; ils se sont multipliés depuis le travail démoralisateur de l'enseignement laïque : pas de Dieu, plus de frein. Mais les assassins des âmes sont mille fois plus nombreux et plus coupables.

Quels sont-ils donc ? Ce sont tous les scandaleux, les semeurs d'impiété, de discorde et d'immoralité. Hélas ! combien ils sont nombreux aujourd'hui, ces assassins des âmes, et qui ne se le reprochent guère !

Cependant le scandale est un grand péché : c'est la guerre à Dieu, le renouvellement du déicide, l'alliance avec Satan. Il fait bien plus de mal à ceux que l'on scandalise que si on leur plongeait un poignard dans le cœur. C'est grand péché contre l'Eglise, car c'est contrecarrer sa mission et rendre inutile le zèle de ses pasteurs. C'est grande faute contre les familles, les parents, les amis des victimes du scandale, qui sont blessés dans leurs plus chères affections.

Enfin c'est grand péché contre soi-même, car celui qui a jeté une ou plusieurs âmes en enfer a commis un crime souvent irréparable et toujours très difficile à réparer entièrement. C'est en conséquence un péché qui mène très souvent et très justement en enfer, et à un enfer très rigoureux, car celui qui a causé du scandale doit payer pour tous les péchés qu'il a fait commettre, pour toutes les âmes qu'il a perdues ou dont il a rendu la damnation plus affreuse. Le scandaleux n'entend de tous côtés, du ciel, de la terre et de l'enfer, que des cris d'exécration et de vengeance contre lui ; et ses victimes lui reprochent éternellement leur damnation et veulent se venger.

O mes frères, si vous voulez vous damner, damnez-vous seuls et ne rendez pas votre enfer mille fois plus terrible par vos scandales !

IV. — Les chasseurs a rechercher

« *Il y a des chasseurs que non seulement vous ne devez pas craindre, mais au devant desquels vous devez aller, pour leur demander de tuer en vous le vieil homme, le vilain oiseau que nous sommes par le péché d'Adam et par nos propres péchés. Ce sont les prédicateurs de l'Evangile.* »

Les prédicateurs de l'Evangile sont vraiment des chasseurs, car leurs paroles sont comme des flèches qui tuent l'homme de péché et donnent une vie nouvelle.

Le psalmiste avait annoncé avec ravissement leurs flèches bienfaisantes, qui doivent faire tomber à genoux devant Dieu des peuples entiers et changer les ennemis de Dieu en enfants soumis : *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent* (Ps. XLIV, 6). Exposons-nous à ces flèches par l'audition empressée de la parole de Dieu.

92

Les oreilles

Le prédicateur d'aujourd'hui écoute les sermons plutôt qu'il n'en fait, mais c'est en cela même qu'il nous donne une leçon.

I. — Ecouter et se taire

« *Rien qu'à nous voir, ô homme, tu dois comprendre que tu as à te servir de nous plus que de ta langue. C'est moins dangereux et plus utile.* »

En effet : 1° Dieu a ajusté à notre tête *deux* oreilles, mais il n'y a mis qu'*une* langue. 2° Nos oreilles sont toujours *ouvertes*, tandis que la langue est *enfermée* par la double cloison des dents et des lèvres. 3° Les oreilles sont par elles-mêmes toujours en activité sans que nous ayons à nous en occuper, tandis que la langue ne se met en mouvement qu'autant que nous le voulons. 4° L'oreille reçoit tandis que la langue donne ; or il est plus facile, quoique moins bon, de recevoir que de donner. 5° En écoutant on fait entrer en soi la sagesse, tandis qu'en parlant on fait sortir de soi et montre aux autres sa sottise.

Ecoutons donc beaucoup et parlons peu.

II. — Fermer l'oreille

« *Cependant ne crois pas, ô homme, qu'il te soit bon et permis de tout entendre. La mort entre aussi dans l'âme par les oreilles. Voilà pourquoi l'Esprit-Saint te recommande de mettre devant tes oreilles une barrière d'épines :* Sepi aures tuas spinis » (Eccli., XXVIII, 28).

Les oreilles sont une des portes de l'âme. Ecouter des impiétés, des obscénités, des paroles méchantes contre le prochain, c'est absorber un poison mortel contre lequel souvent il est très difficile de se défendre.

Du reste, écouter ce que le prochain n'a pas le droit de dire, c'est être comme le complice qui tient le sac pendant que le voleur met dedans. Ce sont les écouteurs qui font les mauvais parleurs.

III. — Ceux qui nous écoutent

« *O homme, si tu dois veiller sur tes propres oreilles, tu dois faire attention aux oreilles qui t'écoutent. Dieu et les hommes t'écoutent, ne l'oublie pas !* »

D'abord Dieu nous entend. C'est le psalmiste qui nous en fait l'observation piquante : « Pensez-vous que celui qui a planté l'oreille dans la tête de l'homme n'a pas lui-même la faculté d'entendre ? » (Ps. XCIII, 9).

Pensez-y donc, blasphémateurs. Vous osez exécrer, maudire, en présence de Dieu lui-même, son nom

auguste et trois fois saint, le nom du meilleur des pères, le nom que les anges ne prononcent qu'en tremblant. Ne voyez-vous pas qu'en agissant ainsi vous êtes comme le fou qui lancerait vers le ciel de lourdes pierres pour les recevoir ensuite sur sa tête et en être meurtri et assommé ?

Souvent, ou plutôt ordinairement, Dieu punit le blasphème dès cette vie. La Sainte Vierge nous en a avertis dans son apparition à La Salette.

Blasphémateurs, il faut absolument vous corriger, et bien vite, de votre folle et méchante habitude ; pour y réussir, il n'y a qu'un moyen sûr et efficace : vous punir vous-mêmes sévèrement pour chaque blasphème qui vous échappera.

Au lieu de lancer vers le ciel des blasphèmes, faites-y monter vos louanges, vos adorations et vos prières.

Pensez aussi que les hommes vous entendent et par conséquent ne dites jamais une parole qui puisse scandaliser, ou qui soit malveillante contre le prochain.

IV. — Ecouter la parole de Dieu

« *O hommes, si Dieu vous a donné des oreilles, c'est avant tout pour que vous écoutiez sa parole. C'est le meilleur usage que vous puissiez faire de nous.* »

« *Beati qui audiunt Verbum Dei.* Bienheureux ceux qui entendent la parole de Dieu, » a dit Notre-Seigneur (Luc, xi, 28). C'est un grand honneur, un grand bonheur et un grand avantage, car cette parole est une semence de vie éternelle. Aimer à l'entendre est un signe de prédestination. C'est la marque de la filiation divine : *Qui ex Deo est verba Dei audit* (Jo., viii, 47). Au contraire, s'éloigner de cette parole et la laisser tomber sur la route, c'est signe qu'on est enfant du diable : *Vos non auditis, quia ex Deo non estis (ibid.)*. Ayons bien peur de nous attirer une pareille paternité !

93
Le chien

Voici un prédicateur que nous entendons assez souvent, qui s'adresse quelquefois à nous personnellement quand nous l'approchons et qui nous montre les dents. C'est le chien.

I. — La fidélité du chien

« *O homme, je peux sur bien des points te servir de modèle et te faire la leçon. Je connais mon maître, je l'aime, je lui obéis, je me laisse dresser par lui, je le suis partout où il va, je lui montre mes sentiments par mes gambades, mes caresses, les mouvements de ma queue. Je ne me révolte pas quand il me corrige ; au contraire je lui lèche la main. Te comportes-tu aussi bien avec Dieu, tes parents et tes pasteurs ?* »

De tous les animaux, le chien est celui qui montre à l'homme le plus d'attachement et de docilité. Nous pouvons avantageusement prendre modèle sur lui. Le faisons-nous ?

Connaissons-nous bien le bon Dieu, l'aimons-nous, lui obéissons-nous, lui montrons-nous à l'occasion nos bons sentiments par notre tenue dans le lieu saint, par la participation pieuse aux saints offices, le chant, la prière ? Observons-nous tous les commandements de Dieu ? Si parfois il nous corrige pour nous rendre meilleurs, nous soumettons-nous et venons-nous, à l'exemple du chien, baiser la main qui, en nous frappant, nous a rendu un immense service ?

Les enfants donnent-ils toujours à leurs parents les témoignages de respect, d'affection et de soumission qu'ils leur doivent ? Les paroissiens font-ils aussi de même avec leurs pasteurs ? Se laissent-ils dresser, façonner par eux ? Leur sont-ils reconnaissants quand ceux-ci, par des observations un peu sévères, leur donnent la meilleure preuve de leur affection et de leur dévouement ? Hélas ! tant qu'un curé ne dit que des choses flatteuses, c'est le meilleur de tous ; mais a-t-il dit une vérité un peu dure, quoique très utile, il n'est plus bon qu'à jeter aux chiens. Est-ce juste, est-ce chrétien ?

II. — Les vestiges de Dieu

« *Doué d'attachement et de docilité à mon maître, j'ai aussi un flair extraordinaire pour suivre ses traces et le retrouver au loin ; je suis aussi les traces du gibier et découvre sa retraite. O homme, Dieu a laissé dans toutes ses œuvres tant de traces de ses perfections et de son amour que tu devrais le sentir et le retrouver partout, découvrir les délicatesses de l'amour de Jésus et avoir les mêmes délicatesses pour lui.* »

Les grands Saints ont eu ce flair pour sentir Dieu partout, pour retrouver partout les traces de son amour et le payer de retour ; tout leur parlait de Dieu et les poussait à courir après lui. Ainsi la petite sainte Thérèse de Lisieux voyait et sentait l'amour de Dieu jusque dans ses dures épreuves, jusque dans la foudre qui grondait sur sa tête, jusque dans l'enfer créé par Dieu pour forcer les hommes à l'amour.

Mais d'un autre côté, combien d'hommes ne voient et ne sentent rien ! Ils sont comblés des bienfaits de Dieu et ne les remarquent même pas ; semblables en cela, dit le Bienh. Louis de Grenade, à l'animal immonde qui, sous un chêne, dévore avidement les glands que son maître fait tomber, sans regarder une fois vers celui qui les lui envoie.

En revanche, les mondains ont du flair pour sentir tout ce qui peut flatter ou blesser leurs petites passions, leur amour-propre. L'avare a le flair pour deviner où il y a un bon coup à faire, un bénéfice à réaliser ; mais ce flair de l'avarice ne sert de rien pour chercher et trouver Dieu, le seul bien nécessaire.

Le chien a le flair non seulement pour retrouver son maître, mais aussi pour découvrir le gibier qui lui est agréable. Aussi les Saints ont le flair pour sentir et employer avec Jésus toutes les délicatesses de l'amour. Si nous aimions bien le bon Dieu, comme nous trouverions le moyen de lui faire plaisir jusque dans les plus petites choses !

III. — Les services du chien

« *Je remplis fidèlement le rôle pour lequel on m'a dressé : chien de garde, j'aboie quand un étranger approche de la maison ; chien de chasse, je trouve et poursuis le lièvre, je rapporte le gibier à mon maître ; chien de berger, je suis un précieux auxiliaire pour celui qui a la garde du troupeau ; chien du St-Bernard, je sauve les voyageurs perdus dans les neiges. O homme, sache donc, toi aussi, te plier à toutes les situations et faire partout et toujours ce que Dieu demande de toi.* »

Ordinairement, en effet, les chiens remplissent très bien leur rôle. Combien de fois les chiens de garde ont arrêté et éloigné les malfaiteurs, soit en montrant leurs crocs, soit en avertissant par leurs aboiements les gens de la maison !

Combien de pièces de gibier les chiens de chasse découvrent au chasseur et rapportent quand elles ont été abattues ! On voit aussi les chiens de berger conduire le troupeau au pâturage et le ramener à l'étable. Les chiens du Mont St-Bernard, doués d'une force particulière, s'en vont à travers les sommets neigeux et escarpés chercher les voyageurs égarés ou tombés dans des passages difficiles, leur portent des provisions de bouche et au besoin les traînent et les rapportent à l'hospice. On montre et j'ai vu moi-même au musée de Berne un de ces chiens empaillé. On l'appelait Barry. Il a sauvé la vie à quarante personnes.

Quelles leçons pour nous ! Souvent parents et maîtres, à l'exemple du chien de garde, pourraient, par plus de perspicacité et de vigilance, empêcher les voleurs et les assassins des âmes de nuire à leurs enfants et à leurs serviteurs. Combien d'âmes nous pourrions faire tomber sous les flèches du divin chasseur et lui ramener par nos paroles, nos exemples, notre zèle et le rayonnement de notre charité!

Combien de fois, à l'exemple du chien de berger, les parents et les supérieurs pourraient réprimer la bête humaine qui se retrouve dans leurs enfants et leurs inférieurs, et combien de fois, avec plus de zèle pour les siens, on pourrait les ramener quand ils s'égarent !

Combien de fois aussi, à l'exemple du bon Samaritain et des braves chiens du St-Bernard, on pourrait ramasser dans le fossé le voyageur dévalisé et blessé par les voleurs, et le ramener à l'Eglise où il serait soigné ou guéri !

Jusqu'ici le chien nous a prêché par ses qualités ; il va le faire aussi par ses défauts.

IV. — Le chien muet

« *Si j'ai des qualités, j'ai aussi des défauts, que toi, chrétien éclairé par la foi, tu ne devrais pas avoir. Le premier, c'est que quelquefois, quand je suis chien de garde, je reste muet et ne sais pas aboyer quand il le faudrait. N'y a-t-il pas des hommes auxquels on pourrait adresser le même reproche ?* »

1° *Quels sont ceux qui doivent aboyer ?* — Ceux qui, connaissant le mal et ne pouvant pas l'empêcher par eux-mêmes, peuvent le faire en avertissant les parents et les supérieurs. Dénoncer alors les coupables, c'est le devoir de la correction fraternelle et non une vile délation ; se taire alors peut être un péché.

Ainsi, dans une paroisse, il y a de graves désordres, des sorties de nuit, des fréquentations suspectes. Des paroissiens qui ne sont ni parents ni supérieurs constatent le fait qui se produit à l'insu des parents. S'ils n'avertissent pas qui de droit, ils sont des chiens muets.

Doivent aboyer aussi ceux qui ont eux-mêmes charge d'âmes : les parents, les maîtres, les pasteurs de l'Eglise.

Parents, vos enfants sont un dépôt sacré que Dieu vous a confié et dont il vous demandera un compte sévère. Veillez-vous, reprenez-vous et corrigez-vous assez ? Si vous ne le faites pas, vous êtes des chiens muets.

Maîtres, vos serviteurs vous ont été confiés par leurs parents et, en une certaine mesure, par Dieu. Ne les laissez-vous pas se perdre chez vous par votre faute ?

Et moi, votre pasteur, n'ai-je rien à me reprocher de ce côté ? Ai-je toujours parlé, averti, repris quand j'aurais dû le faire ? Oh ! comme je redoute les jugements de Dieu qui seront sévères !

2° *Ce qui rend les chiens muets.* — C'est d'abord le sommeil : ceux-là dorment qui n'ont ni la conscience ni le souci de leur charge et laissent couler l'eau. Cette insouciance est très commune. Bien des parents ont plus souci de leur bétail que de l'âme de leurs enfants : si une brebis, une vache est égarée le soir, on court à sa recherche ; on ne prend pas de repos avant de l'avoir retrouvée. Il est neuf heures, onze heures du soir, minuit ; un jeune homme n'est pas rentré, une jeune fille court les rues et les bals, et les parents dorment bien tranquilles pendant que ceux que Dieu leur a confiés se damnent par leur faute. Aussi S. Ephrem dit que la somnolence du berger fait la joie des loups.

On rend aussi les chiens muets en leur jetant un os à ronger. On obtient aussi, hélas ! et trop souvent, le silence de ceux qui devraient parler, en achetant leur silence par des promesses, des faveurs. Chiens muets, ceux qui se laissent ainsi acheter.

La peur aussi fait taire les chiens. De même, c'est la peur qui souvent fait taire ceux qui devraient parler ; ils craignent de se faire mal voir, de perdre les bonnes grâces d'un tel, de s'attirer des ennuis ; on se tait devant des menaces.

Ce n'est pas ainsi qu'ont fait les Apôtres : on les fouetta pour les obliger à se taire, mais ils répondirent courageusement : « *Non possumus non loqui.* » (Act., IV, 20).

Enfin ce qui empêche les chiens d'aboyer, c'est leur manque de voix. Ceux-là, parmi les hommes, ont perdu la voix qui ne peuvent plus parler parce qu'ils se livrent eux-mêmes aux désordres contre lesquels ils devraient s'élever. On n'a plus le droit

de faire des reproches aux autres quand on fait ce qu'on doit leur reprocher.

Parents, maîtres, pour pouvoir reprendre vos enfants et vos serviteurs, soyez vous-mêmes des modèles, pour qu'on ne puisse pas vous répondre : « Médecin, guéris-toi toi-même, » ou encore : « Tu vois une paille qui est dans mon œil et tu ne vois pas la poutre qui est dans le tien. »

V. — La malpropreté du chien

« Un second défaut qu'on me reproche, c'est d'être quelquefois dégoûtant, soit quand j'avale ce que j'ai vomi, soit quand je me dresse contre mes amis avec des pattes toutes sales, soit quand j'étale mon impudence à tous les yeux. Mais vous, ô hommes, n'en faites-vous pas autant et même plus? »

Le chien retourne à son vomissement. Pécheurs, vous l'imitez quand, après avoir vomi vos péchés par le repentir et une bonne confession, vous les commettez de nouveau. N'est-ce pas alors retourner à votre vomissement, surtout quand il s'agit des péchés d'impureté qui, plus que les autres, sont infection et ordure ? N'y en a-t-il pas qui y retournent dix fois, vingt fois, cent fois ? Quelle honte, quelle dégradation pour des chrétiens !

Le chien salit avec ses pattes. Combien aussi, qui, semblables au chien, salissent avec leurs mains le corps et l'âme des autres par leurs caresses, leurs manières inconvenantes et à qui on devrait dire comme au chien : « Allons, bas les pattes ! »

Le chien est impudent, effronté. Impudentes, effrontées aujourd'hui, toutes ces femmes et filles qui étalent leurs viandes, amorce d'impureté, et n'ont pas honte de leur déshabillé scandaleux. Impudents aussi, les libertins, les libertines qui ont l'impudeur du chien pour se livrer au désordre et qui, nouveaux Diogène le Cynique, méritent d'être appelés comme lui et causent grand scandale.

VI. — Le chien enragé

« Quelquefois je deviens enragé et je mords sans raison et n'importe qui. Voilà bien votre cas, impies, francs-maçons, qui faites la guerre à Dieu et à l'Eglise. »

C'est en effet une espèce de rage qui anime les ennemis de notre sainte religion. La vue des chrétiens pratiquants et fidèles leur donne sur les nerfs, les agace ; ils voient dans leurs vertus un reproche de leurs vices et c'est un besoin chez eux de mordre par la raillerie, la médisance, la calomnie et même quelquefois par les persécutions violentes ceux qu'ils n'ont pas le courage d'imiter.

C'est cette rage qui a suscité toutes les tracasseries légales qu'on a exercées en France depuis cinquante ans contre les chrétiens pratiquants, contre les religieux, contre les prêtres et même contre l'enfance par les lois de laïcisation.

Les chiens enragés vont plus loin : ils mordent même leurs semblables. Par là aussi finissent souvent les ennemis de la religion ; après s'être entendus pour mordre les chrétiens fidèles, ils se divisent entre eux et sont capables, comme les coryphées de la grande Révolution, de s'envoyer les uns les autres à la guillotine.

C'est de ces méchants que parlait le psalmiste quand, en la personne du Christ, il disait : *Circumdederunt me canes multi.* Une meute de chiens enragés m'a entouré pour me mordre. » (Ps. XXI, 17). Par nos péchés, offenses de Dieu, nous avons été du nombre de ces chiens enragés qui ont entouré le Christ au moment de sa Passion.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

CXXXVIII

LES EXIGENCES DE LA VIE CORPORELLE

> ***Spiritus quidem promptus est; caro vero infirma.***
> **L'esprit est prompt, mais la chair est faible. (Marc, XIV, 38).**

Dieu n'est pas la seule puissance qui nous mette à l'épreuve. Il nous en vient aussi d'ailleurs, et notamment de *nous-mêmes*. Nos premiers parents avaient apporté en naissant le goût instinctif du bien et des aspirations naturelles à la vertu ; mais ils les ont perdus en grande partie, quand ils se sont révoltés contre Dieu. Alors, un autre homme s'est formé en eux, que S. Paul a surnommé « un esclave du péché. » (Rom., VI, 20). Cet homme est passé d'eux en nous ; et il nous rend à la fois le bien plus difficile et le péché plus facile.

Etudions-le quelque peu. Nous constaterons sans retard qu'il ajoute beaucoup à nos épreuves.

La première de ces aggravations découle des simples *exigences de la vie corporelle.*

I

Parmi celles-ci, je dois signaler, tout d'abord, les résistances que notre chair oppose aux prescriptions de la loi divine concernant l'emploi de nos forces et l'obligation du travail. Notre-Seigneur a fait mention de ces résistances quand il a dit que, « si l'esprit est prompt, la chair est bien faible : *Spiritus quidem promptus est ; caro autem infirma.* » (Math., XXVI, 41).

Le corps, sans lequel les âmes ressembleraient aux anges, avec lequel elles ne sont que des hommes, leur apporte en apanage toutes les infirmités humaines. Il leur sert d'organe. Mais cet organe, duquel dépend dans de larges proportions l'exercice de leurs facultés, est lent à se mouvoir, prompt à se fatiguer, ami du repos, ennemi de la douleur. Il éprouve aussi mille besoins, qui le ramènent sans cesse à la poursuite des choses terrestres. Cette paresse et cette fragilité, qui tiennent à sa nature, mais que la déchéance originelle a encore aggravées, lui donnent, à l'égard des actes de la vie spirituelle, une force de résistance considérable. Essayez donc, avec une chair aussi pesante et aussi faible, d'utiliser, sans en perdre un seul, tous vos instants, de

concentrer en Dieu et de tenir longtemps à cette hauteur vos affections et vos pensées, de pratiquer sans défaillance des vertus pures de tout alliage, de porter un peu loin l'abnégation de vous-mêmes ! Cette manière de vivre, où la conscience trouverait son bonheur, dépasse les aptitudes et l'énergie du corps. A peine s'y prêtera-t-il quelques instants. Puis il tombera de lassitude ou fera entendre des exigences qui vous rappelleront bien vite au terre à terre de la vie matérielle. L'âme s'épuiserait à soulever cette lourde masse et à tenter de s'envoler plus haut. Le corps est vraiment pour elle, suivant le langage des Ecritures, un *joug et un fardeau* [1].

Dans ces conditions, vous le comprenez aisément, les plus nobles vertus chrétiennes, celles qui demandent une grande élévation d'esprit, un cœur parfaitement dégagé de tout lien profane, une application soutenue, des privations et des souffrances, offrent nécessairement aux hommes de sérieuses difficultés. Ceux-ci devront, s'ils veulent les pratiquer, vaincre l'inertie de la chair, mortifier ses goûts, braver ses fatigues, réprimer ses colères et ses révoltes : entreprise délicate et dans laquelle il sera fort difficile d'observer la juste mesure et d'éviter tout excès.

Si je parle ici de juste mesure, c'est qu'il est nécessaire, en face des revendications du corps, de lui accorder et aussi de lui refuser quelque chose. Un chrétien ne saurait accepter de vivre comme les animaux sans raison. Il n'est pas fait non plus pour vivre à la manière des purs esprits. Il occupe, entre ceux-ci et ceux-là, un rang intermédiaire, au-dessous duquel il n'a pas la permission de descendre, mais au-dessus duquel il ne faut pas qu'il essaie de monter plus que de raison.

Quand il aura pris son parti de n'être qu'un homme et sa résolution de l'être à la façon chrétienne, voici à peu près ce qu'il fera de concessions à ses sens et ce qu'il leur imposera de sacrifices.

D'une part, il leur accordera les soins nécessaires et ne leur demandera pas plus de travail qu'ils n'en peuvent fournir. Le corps est un serviteur. Or, personne n'a le droit de tuer son serviteur. On lui doit plutôt un salaire. En tout cas, il faut lui donner ce sans quoi il deviendrait incapable de servir. « Il faut prendre de la nuit pour dormir, écrivait S. François de Sales, chacun selon sa complexion, autant qu'il est requis pour bien utilement veiller le jour [2]. »

Ce qu'il dit du sommeil, entendez-le de la nourriture, des vêtements, en un mot de tous les soins corporels. Vous en prendrez autant qu'il en faudra pour vous mettre à même de satisfaire à toutes vos obligations. Laissez donc là les austérités extraordinaires incompatibles avec l'accomplissement du devoir. Ces austérités iraient contre la volonté divine et feraient plutôt le jeu de votre ennemi. S. Jean d'Egypte avait cru bien faire en prolongeant outre mesure une abstinence excessive. Quels ne furent pas sa surprise et ses regrets quand, à la fin, le démon vint lui dire d'un ton railleur : « Ce long jeûne, c'est moi qui vous y ai porté [3]. »

Mais si, d'une part, il convient de faire aux sens les concessions nécessaires, il convient aussi, d'autre part, de leur refuser toute satisfaction inutile et de ne pas leur donner plus de repos que n'en demandent leurs fatigues. Cette règle se justifie d'elle-même. Car n'est-il pas évident que les satisfactions inutiles seraient une sensualité et qu'un repos immérité serait une paresse ? Or, la paresse et la sensualité ont invariablement pour effet, l'une de perdre le temps au détriment du devoir, l'autre d'asservir l'âme aux caprices de la chair. Ces deux vices sont les premiers ennemis qu'on doit combattre et vaincre, quand on veut entreprendre de mener une vie sérieusement chrétienne.

Entre les limites tracées par les deux règles précédentes, c'est-à-dire entre ce nécessaire dont il ne faut pas se priver et ce superflu auquel il n'est point permis de goûter, s'étend un vaste champ : le champ des ménagements qui ne sont ni nécessaires, ni superflus, mais *utiles*.

Ici, chacun élargira ou restreindra la mesure, suivant sa condition, l'attrait de son âme et le degré de perfection auquel il aspire. Mais qu'il me soit permis de le lui rappeler : l'exemple et les leçons des Saints l'invitent à faire usage d'une certaine sévérité. Et, en pareille matière, l'exemple des Saints fait loi. Tout chrétien n'a-t-il pas la même vocation et les mêmes devoirs ? Les Saints étaient-ils d'une autre matière et d'une autre nature que nous ? D'ailleurs, à bien prendre les choses, le corps peut donner et supporter beaucoup plus qu'on ne le pense généralement. L'on regarde comme nuisibles bien des austérités parfaitement inoffensives, et comme indispensables bien des douceurs dont on se passerait sans aucun dommage. Qu'on se traite avec un peu de fermeté ; et l'on ne tardera pas à reconnaître que les forces corporelles jouissent d'une merveilleuse élasticité et que, sous le commandement d'une âme généreuse, elles suffisent à des vertus qu'on prenait volontiers pour des vertus surhumaines.

II

Si la première des difficultés que nos sens opposent à la pratique de la sainteté chrétienne ne peut être combattue sans pitié, mais exige des tempéraments, il n'en va pas ainsi de la seconde.

Celle-ci consiste, non plus dans certaines résistances à la pratique du bien, mais dans une positive et violente inclination vers le mal. L'Apôtre a défini d'un mot ce nouvel obstacle, quand il a dit : « Les concupiscences de la chair font la guerre à l'esprit. *Caro concupiscit adversus spiritum.* » (Galat., v, 17).

Tels que Dieu les avait créés, les appétits du corps n'avaient rien de déréglé. Ils révélaient simplement l'aptitude et la tendance des organes à remplir leurs fonctions légitimes. La déchéance originelle a perverti, sur ce point comme sur tant d'autres, l'or-

[1] « *Corpus quod corrumpitur aggravat animam et terrena inhabitatio deprimit sensum multa cogitantem* » (Sap., IX, 15)

[2] *Introduction à la vie dévote*, 3e partie, ch 23.

[3] Marin. *Vie des Pères des déserts d'Orient* ; éd. Vivès, t. I, p. 116.

dre primitif. Elle a surexcité les appétits et les a affranchis du joug de la raison. Elle a allumé dans la chair une ardente et insatiable soif de plaisir qui, loin de s'en tenir à ce que demande le besoin et à ce que permet la loi, aime à dépasser tous les besoins et à violer toutes les lois. Malheur à l'homme assez faible pour subir cet entraînement des sens ! Il mangera sans avoir faim ; il boira sans avoir soif ; il offensera dans ses débauches la nature elle-même ; il sacrifiera de gaieté de cœur à ses vices honteux sa fortune, son honneur, sa santé elle-même, avec son devoir et sa conscience. Et tels seront ses excès qu'ils le feront descendre, comme dit le Psalmiste, au niveau des brutes : « *Comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis.* » (Ps. XLVIII, 13).

Voici, en peu de mots, les deux principes suivant lesquels nous nous conduirons dans la lutte contre ce second ennemi.

Premièrement, nous ne lui ferons aucune concession. S'il faut en accorder quelques-unes à la faiblesse du corps, il faut les refuser toutes à la concupiscence. La concupiscence, en effet, est une corruption de notre nature. Que nous devions quelque chose à la nature, je le comprends, la nature a des exigences légitimes ; mais les mauvais instincts n'en ont point. Aussi, tout acte qui cherche à les satisfaire, si justifié soit-il par lui-même en d'autres cas, devient illicite. Il est bien permis, n'est-ce pas ? de boire et de manger. Cependant, celui qui boit et mange uniquement en vue du plaisir sensuel, offense Dieu et charge sa conscience [4].

— Comment cela ? direz-vous.

— C'est que l'homme, c'est que le chrétien doit prendre ses inspirations et chercher ses motifs d'agir, non pas en bas mais en haut ; non point dans cette partie de lui-même par laquelle il touche à la terre, mais dans cette autre partie par laquelle il se rapproche du ciel ; non pas dans les viles suggestions des sens, mais dans les nobles convictions de l'esprit. L'homme doit vivre de raison et le chrétien doit vivre de Dieu.

Ce ne serait point assez de résister à la concupiscence ; si vous voulez assurer dans votre propre personne la souveraineté de l'âme sur le corps, il vous faut encore — et voici ma seconde règle — prendre l'offensive. En d'autres termes, vous ne vous contenterez point de ne pas faire ce que les sens demandent, vous ferez le contraire. Au lieu de subir leur joug, vous leur imposerez celui de l'esprit. Vous les obligerez à supporter ce qui leur déplaît. Vous leur retrancherez quelque chose de ce bien-être dont ils abusent pour se révolter. Vous leur ferez sentir assez leur servitude pour qu'ils abdiquent leurs prétentions à commander et prennent leur parti d'obéir. Ne savez-vous pas comment font les conquérants, quand ils veulent affermir leur règne ? Ils désarment leurs ennemis et les rendent incapables de rien tenter contre leur autorité. Tout chrétien est un conquérant : il doit se conquérir lui-même, afin de se donner à Dieu. Mais jamais sa conquête ne sera complète et décisive s'il ne prévient, lui aussi, les révoltes, et ne réduit à néant les forces hostiles.

C'est ici, ai-je besoin d'en faire la remarque, c'est dans cette nécessité de réduire la chair et de faire mourir ses convoitises que la mortification chrétienne trouve sa raison d'être la plus impérieuse. Les veilles prolongées et les nuits passées sur la dure, les jeûnes et les abstinences, les cilices et les disciplines, toutes les industries douloureuses à l'aide desquelles les Saints s'immolaient de leurs propres mains, n'étaient pas, chez eux, l'effet d'un enthousiasme irréfléchi, spontanément issu de l'amour de Jésus-Christ souffrant. C'était un moyen parfaitement raisonné d'éteindre en eux la flamme des passions impures et d'assurer leur persévérance. Quiconque voudra parvenir au même résultat devra s'y prendre de la même manière. Une piété immortifiée, qui se bornerait à refuser aux sens ce qu'ils demandent sans les obliger, dans une certaine mesure, à subir ce qui les afflige, serait toujours une piété chancelante et mal assise. Il s'établit nécessairement, en effet, une sorte de balance entre les forces de l'âme et les appétits charnels. Quand ceux-ci deviennent plus puissants, celles-là deviennent plus faibles. Elles s'accroissent, au contraire, quand ils diminuent [5]. Le degré auquel vous vous mortifierez déterminera ainsi le degré de sécurité dont jouiront vos consciences. Les vertus ne s'enracinent et ne grandissent que dans une chair quelque peu crucifiée.

III

Le Sage indiquait à son disciple un troisième danger quand il lui disait : « Ecoute-moi, mon fils, et apprends à gouverner tes sens. *Audi me, fili, et disce disciplinam sensus.* » (Eccli., XVI, 24).

Dieu a doté nos corps, vous le savez, de cinq sens différents. Ces sens ont pour objet de nous mettre en communication avec le monde extérieur. Qu'ils nous procurent de douces jouissances et nous rendent d'éminents services, je n'ai pas besoin de le démontrer, vous le comprenez tous à merveille ; si bien que vous frémiriez de terreur à la seule pensée d'être un jour privés de ces organes, à la pensée de ne plus voir, de ne plus entendre, de perdre l'usage de vos mains, de l'odorat ou du goût.

Hélas ! ce commerce avec le monde extérieur, si agréable et si utile, n'est pas toujours sans inconvénients pour les âmes. Il les distrait. Il les séduit. Il les scandalise.

Il les distrait. Car les personnes et les choses avec lesquelles il les met en rapport appellent leur attention et, par suite, la détournent de Dieu. D'où viennent, par exemple, ces divagations auxquelles l'esprit s'abandonne si souvent dans l'acte sacré de la prière ? Sans doute, le caprice de l'imagination

[4] Innocent XI a condamné la proposition suivante, le 2 mars 1679 (sous le n° 8) : « *Comedere et bibere... ob solam voluptatem, non est peccatum.* »

[5] « *Quanto caro plus premitur, tanto spiritus plus elevatur* » (Thomas a Kempis, *De disciplina claustrali*, cap. 12, sect. 1).